

Culture



Huguette DAGENAIS et Denise PICHÉ (dirs), *Women, Feminism and Development / Femmes, féminisme et développement*, Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 1994, 447 pages, 24,95\$ (broché), 55,00\$ (relié)

Danielle Chabot et Yolande Pelchat

Volume 16, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083965ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083965ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chabot, D. & Pelchat, Y. (1996). Compte rendu de [Huguette DAGENAIS et Denise PICHÉ (dirs), *Women, Feminism and Development / Femmes, féminisme et développement*, Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 1994, 447 pages, 24,95\$ (broché), 55,00\$ (relié)]. *Culture*, 16(2), 108–110. <https://doi.org/10.7202/1083965ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Huguette DAGENAIS et Denise PICHÉ (dirs), *Women, Feminism and Development / Femmes, féminisme et développement*, Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 1994, 447 pages, 24,95\$ (broché), 55,00\$ (relié).

Par Danielle Chabot et Yolande Pelchat

Université Laval

Femmes, féminisme et développement est un ouvrage collectif dont le point de départ est la tenue, en novembre 1988, d'un colloque de l'Institut canadien de recherche sur les femmes (ICREF) sur le thème «Femmes et développement». Cependant, l'ouvrage ne constitue pas à proprement parler les actes du colloque ; les textes qui y sont rassemblés sont des versions révisées des quelques communications sélectionnées «pour leur contribution originale à la connaissance des rapports entre femmes et développement» (p. x). Les auteures œuvrent dans divers milieux de recherche et d'intervention, principalement canadiens. Issus de différentes disciplines, les textes couvrent des aires géographiques et culturelles aussi diverses que la Chine, la Malaisie et la Thaïlande ; le Mexique et les Antilles ; l'Ouganda, le Malawi et le Ghana ; de même que les sociétés inuits et indiennes du Canada.

Les contributions sont regroupées en trois grandes sections que viennent compléter quelques témoignages de femmes engagées dans l'action féministe. Ces contributions sont précédées d'un texte introductif dans lequel Huguette Dagenais (professeure en anthropologie et titulaire de la Chaire d'étude sur la condition des femmes à l'Université Laval) et Denise Piché (professeure en architecture à l'Université Laval) exposent leur vision de l'apport du féminisme à la théorie et à la pratique du développement, posant ainsi quelques balises pour guider la recherche et l'action.

La première section propose des pistes de réflexion et d'analyse critique des concepts et des méthodes, notamment de leur applicabilité dans le contexte des pays en développement. Il ressort de cette section que les approches féministes du développement sont plurielles et que si toutes visent l'avancement de la cause des femmes, les stratégies prônées par chacune d'elles sont fort différentes. Les questions soulevées par Eva M. Rathgeber sont nombreuses : Est-il suffisant d'intégrer les femmes au développement et ce dans une perspective féministe libérale? Faut-il plutôt mettre en lumière l'exploitation du Sud par le Nord en

s'inspirant d'un féminisme marxiste qui postule que l'amélioration de la situation des femmes est étroitement liée à l'émergence d'un nouvel ordre économique mondial? Doit-on au contraire s'intéresser en premier lieu «à la construction sociale des genres et à l'attribution de rôles, de responsabilités et d'attentes spécifiques aux femmes et aux hommes» (p. 84)? Si Rathgeber semble nettement prôner l'approche genre et développement, qui tient d'abord compte de la construction sociale du genre, elle constate néanmoins la difficulté d'appliquer au monde de l'action une approche qui, dans le domaine de la recherche, apparaît actuellement prometteuse ; un constat qui tendent à confirmer les autres contributions de l'ouvrage.

Rosina Wiltshire émet, pour sa part, de sérieux doutes quant à l'applicabilité des concepts du «féminisme nord-américain» à la situation des femmes antillaises et, d'une façon plus générale, aux contextes des pays en développement. Dans le but de contrer, en partie du moins, ces difficultés, elle propose «l'indigénisation des études féministes» et un affranchissement du mythe de l'universalité de la sororité (*sisterhood*). Selon elle, «[w]hat the history and experience of Caribbean women have indicated is the fact that black and white, middle class and working class female bosses have demonstrated that exploitation of human by human is not the preserve of any class, race or gender » (p. 104).

Des travaux de recherche menés dans cette même région du monde, les Antilles, amènent Dagenais à plaider en faveur de la recherche qualitative mieux en mesure selon elle de représenter la réalité des plus pauvres parmi les pauvres, les femmes. D'apparence plus rationnelle et scientifique, les méthodes quantitatives servent le plus souvent à dissimuler le vécu des femmes dans un ensemble de statistiques qu'à en révéler toute la complexité. L'auteure insiste sur la nécessité de se situer «du point de vue des femmes, de leur vie quotidienne, de leur vécu» (p. 115), ce qui permet davantage le recours à des méthodes de recherche qualitative.

La deuxième partie de l'ouvrage examine les effets des politiques de développement sur les femmes. Inscrits dans la lignée des travaux de Barbara Rogers (1980), les trois premiers textes (Cecilia Ng, Ellen Judd, Laurel Bossen) attirent l'attention notamment sur le fait que les interventions de développement ont souvent eu pour conséquence de confiner les femmes à la sphère

domestique alors que traditionnellement celles-ci jouaient aussi un rôle important dans les activités de production. Les trois textes qui viennent compléter cette deuxième section décrivent les changements structuraux qui, dans bien des cas, ont eu pour effet de réduire le champ d'action des agentes de développement que sont les femmes. Les exemples qui nous sont ici offerts renvoient à la pratique des infirmières chinoises (Nancy E. Johnston et Glenda S. Roberts), aux concours de beauté et à la prostitution féminine en Thaïlande (Penny Van Esterik), ainsi qu'aux pratiques de contraception au Mexique (Arlette Gauthier).

La troisième partie discute des possibilités de gain de pouvoir (*empowerment*) des femmes à travers les actions de développement. Ainsi, le texte de Rosalind E. Boyd porte sur l'*empowerment* des femmes en Ouganda ; celui de Kathryn Kopinak insiste sur le rôle joué par les mouvements religieux dans l'accès au pouvoir des femmes au Mexique ; celui de Rosemary Brown analyse les réponses des femmes criss du Canada au changement social ; celui de Peggy Brizinzi et Linda Jaine étudie l'entrepreneuriat chez les femmes autochtones du Canada ; enfin, celui de Linda Cardinal *et al.*, à partir de l'expérience du Centre international MATCH, pose quelques jalons pour l'élaboration et la consolidation d'une vision féministe du développement.

Femmes, féminisme et développement est un ouvrage substantiel qui nous offre un tour d'horizon des problématiques traitées dans une perspective féministe et articulées autour de la question du développement. Chercheuses, étudiantes, intervenantes et militantes pourront sans doute tirer parti des données empiriques contenues dans l'ouvrage – quoique la majorité des références sont antérieures à 1989 – et y trouveront matière à réflexion.

Toutefois, malgré l'intention exprimée par Dagenais et Piché d'engager une réflexion «sur le sens et les fondements, tant théoriques, épistémologiques et méthodologiques que politiques, des recherches et des interventions sur les femmes et le développement» (p. 7), les apports à ces différents niveaux sont plutôt inégaux. Si les enjeux politiques et méthodologiques ressortent clairement, la contribution de l'ouvrage nous semble toutefois plus limitée en ce qui concerne les questions d'ordre épistémologique. En effet, *Femmes, féminisme et développement* rend peu compte de cer-

tains débats qui marquent pourtant, et depuis un bon moment déjà, le champ de la recherche féministe, notamment ceux qui abordent la question de la division conceptuelle homme-femme. L'ouvrage renvoie l'image de deux communautés interprétatives, celle des hommes et celle des femmes, mais aussi celle d'intérêts partagés par l'ensemble des femmes, y compris les chercheuses féministes. Pourtant, d'autres chercheuses, tout en mentionnant leur allégeance au projet féministe ont dégagé des pistes de réflexion stimulantes eu égard aux enjeux de la déconstruction des catégories de sexe. Depuis plusieurs années, on assiste en effet, à la formulation d'une position critique que Susan Bordo qualifie de «*new scepticism about the use of gender as an analytical category*» (Bordo, 1990 : 135) et qui attire l'attention sur certaines difficultés que comporte le recours à des catégories de sexe réifiées. L'analyse critique de l'utilisation du concept de «genre» que font Dagenais et Piché traduit les réserves qu'elles entretiennent à l'égard du déconstructionnisme.

L'entreprise de déconstruction de la division conceptuelle homme-femme comporte certes des risques pour le projet féministe. On peut comprendre que dans une perspective d'intervention, l'énoncé selon lequel les femmes constituent une communauté interprétative qui leur est propre joue un rôle stratégique. Un projet politique trouve sa force et sa légitimité dans la référence à une réalité posée comme antérieure au projet lui-même. La remise en question de cette antériorité peut avoir pour effet d'affaiblir le projet politique. Si le sujet «femme» est considéré comme une catégorie analytique – c'est-à-dire utilisée dans une perspective heuristique – et non comme un déjà là, est-il possible de maintenir la légitimité du projet d'émancipation «des femmes»? C'est vraisemblablement cette préoccupation qui a orienté la perspective adoptée dans l'ensemble des contributions. Il faut sans doute souligner ici que malgré leur publication récente, les textes colligés dans cet ouvrage ont été préparés à la fin des années 1980, moment où les questions soulevées par des courants de pensée que certains qualifient de poststructuralistes ou de postmodernes avaient fait l'objet d'un nombre relativement restreint de publications. C'est en effet au cours des années 1990 que cet espace de discussion s'est considérablement élargi.

Références

ROGERS, B.

1980 *The Domestication of Women: Discrimination in Developing Societies*, Londres: Tavistock.

BORDO, S.

1990 *Feminism, Postmodernism and Gender-Scepticism, Feminism / Postmodernism*, L. J. Nicholson (dir.), New York: Routledge: 133-156.

Pascale GALIPEAU (dir.), *Les Paradis du monde, l'Art populaire du Québec*, Ottawa : Musée canadien des civilisations, Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle, Mercure 68, 1995, 239 pages (broché).

Par Richard Dominique

Ministère de l'Environnement et de la Faune, Québec

Les paradis du monde, l'Art populaire du Québec, paru en 1995 dans la collection Mercure du Musée canadien des civilisations, représente probablement la manifestation majeure du musée sur ce sujet, dix ans après la grande exposition *Du fond du cœur*. L'auteure, Pascale Galipeau, a voulu apporter un regard neuf sur la création populaire au Québec en traquant «l'idéologie derrière l'entreprise de sauvegarde».

Les paradis du monde est composé de deux grandes parties abondamment bien illustrées par des photographies montrant diverses pièces des collections de Marius Barbeau, des amateurs anglophones et des patentoux. Ces trois collections composent l'essentiel de l'échantillon du Musée canadien des civilisations en ce qui concerne l'art populaire du Québec.

La première section du livre regroupe les articles de Mauro Peressini, de Richard Millette, de Paul Carpentier et de Pascale Galipeau qui sont des essais et des analyses sur les différents thèmes de recherche en cours chez les spécialistes de la création populaire.

La seconde partie présente les objets sélectionnés par Pascale Galipeau ainsi que des extraits d'entrevues réalisées auprès des artistes des trois collections. Pour la collection des patentoux, les témoignages ont été recueillis directement auprès des personnes tandis que les propos des créateurs des deux autres collections nous parviennent par l'entremise des collectionneurs.

Partant de la prémisse que tout dans un musée relève de la construction idéologique, Pascale Galipeau veut nous présenter les collections comme un phénomène nous permettant de comprendre le rôle qu'on a fait jouer à ces objets sur le plan de l'identité collective. Il s'agit principalement «de partir du point de vue des collectionneurs pour essayer de comprendre ce qui structure ces grands ensembles que sont les collections d'art populaire» et «d'aborder les œuvres dans leur relation à la collection représentative d'une idéologie, d'une époque, d'un mode de cueillette».

Mais avant de nous introduire dans le vif du sujet, Pascale Galipeau laisse place à trois spécialistes intéressés à l'art populaire.

D'abord, Mauro Peressini, chargé du programme du Sud-Ouest de l'Europe du Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle du Musée canadien des civilisations, réfléchit sur son métier de conservateur particulièrement lorsqu'il veut traiter le thème «Femmes et sexualité dans l'art populaire». Pendant plus de 50 pages, Mauro Peressini nous fait naviguer parmi ses états d'âme, ses déchirements idéologiques et ses questionnements théoriques qui l'habitent lorsqu'en tant que conservateur il doit produire une exposition. De façon originale et quelque peu humoristique, il dresse un bilan des tendances, des écoles, des groupes de pression et des clientèles composant le milieu muséal. Il met en scène pas moins de 20 personnages qui viennent, par leur point de vue et leur prise de position, illustrer l'éventail des attentes de ceux et celles qui s'intéressent à une exposition. Du positiviste au sexué fatigué en passant par les anthropologues de diverses écoles, les porte-parole de différents mouvements, l'humaniste libéral, le déconstructionniste et sans oublier le féministe, Peressini nous présente comment des œuvres de création populaire revêtent une signification particulière selon chacun et placent le conservateur dans l'embarras pour satisfaire tout ce beau monde. Mais on comprend que tous ces personnages sont autant de questions qui travaillent le conservateur et qu'en bout de piste, il est seul avec l'exposition à concevoir. Fondamentalement, celle-ci livrera une partie de lui-même au public.

Je prendrais prétexte des thèmes catalyseurs comme la femme et la sexualité dans l'art populaire pour parler de moi, parce qu'il est de plus en plus téméraire de parler d'autre chose [...] (p. 73).